

Dominique Fortin

SPARK CHEF SOUDEUR

L'ambiance était tendue sur la passerelle de la barge 1601. Une grosse dépression la malmenait. Au beau milieu du détroit de Magellan, Le navire amiral de la société « French-offshore » affrontait une longue houle grise, fumante de colère et tanguait lourdement. De gros paquets de mer venaient se fracasser sur sa proue et rincer les superstructures en aspergeant copieusement son immense grue « Clyde » basculée au repos entre les deux cheminées.

Le commandant Delavenelle appela Loïc Radenech, le chef des travaux.

« Ici Delavenelle, peux- tu monter à la passerelle, s'il te plait ? »

« Ok, je viens »

Loïc Radenech, Ingénieur ESTP d'une quarantaine d'années, breton de Loctudy, petit et râblé, avait posé des centaines de kilomètres de pipe lines et mis en place des tonnes de plateformes offshore, ces gigantesques meccanos d'acier, sur toutes les mers du globe.

Attentif comme une mère poule, il veillait sur ses ouvriers qui, perdus sous ces latitudes extrêmes, déposaient au fond de l'eau un pipe de quarante pouces de diamètre pour acheminer le gaz de la Terre de feu vers Buenos Aires en traversant le détroit jusqu'aux confins de la Patagonie argentine.

Cette mission était des plus périlleuses dans un univers hostile et désolé.

Il avait autorité sur trois cents hommes de pont, tuyauteurs, soudeurs, mécaniciens, électriciens sans compter la cohorte de cuisiniers, blanchisseurs et infirmiers venus le plus souvent du Pakistan ou des Canaries. Une vraie tour de Babel, une sorte d'arche de Noé industrielle qui réunissait par rotations de huit semaines pour douze heures de travail par jour un échantillon d'humanité exclusivement masculin, sans beaucoup de distractions, mais attiré par des salaires inespérés !

Loïc Radenech arriva sur la passerelle revêtu d'un ciré jaune ruisselant et s'installa près du commandant, face à l'alignement multicolore des écrans de contrôle.

« Tu veux un café ? » lui proposa Delavenelle

« C'est pas de refus ! » répondit Radenech

Sur la barge, les relations entre le « seul maître après Dieu » et le chef de travaux étaient cordialement conflictuelles ! Le premier appartenait à cette caste bien particulière des Inscrits maritimes héritiers des ordonnances de Colbert, jaloux de leurs prérogatives et peu enclin à copiner avec les « fantassins » des travaux. Le second revendiquait sa mission d'entrepreneur et sa responsabilité de bonne fin du contrat, obsédé par la tenue des délais.

Ils étaient tous deux devenus des experts incontestés de la pose de pipes en « papillonnage » qui consiste à faire avancer la barge comme une araignée, en la halant sur ses ancres à l'aide d'énormes treuils tandis que les tuyaux, soudés l'un à la suite de l'autre sur le banc de pose, glissent lentement sur le « stinger », rampe de lancement disposée au cul du navire. La lourde canalisation d'acier enrobée d'une épaisse couche de granulat descend alors au fond en douceur, freinée par de grosses bouées, pour rejoindre une profonde tranchée d'ensouillage préalablement creusée par une charrue.

Lorsque la barge ne peut plus avancer, un essaim de remorqueurs récupère les ancres et va les mouiller plus loin. Et puis tout recommence inexorablement, mille après mille, jour après jour dans un vacarme assourdissant.

Delavenelle engagea le dialogue.

« Tu as vu, Loïc, on est déjà à quarante nœuds de vent et le plus gros du front n'est pas passé ! Ça va monter à force 10 cette nuit ! J'ai l'intention de donner l'ordre de stopper la pose ! Pas d'objection ? »

« Écoute, pour le moment on maintient bien la cadence et les remorqueurs peuvent encore bosser. Tu sais mieux que moi qu'on a pris un sacré retard sur le planning et qu'un jour dans la vue, c'est cinq cent mille francs de perdus sur la marge ! »

« Je sais, je sais ça aussi bien que toi mais je suis responsable de la sécurité et nous sommes limite limite ! Si tu casses ton pipe, ce n'est pas un jour de retard que tu prendras mais au moins quatre ! »

Au loin, les deux hommes pouvaient apercevoir les feux des remorqueurs disparaître au creux des vagues, resurgir et s'évanouir à nouveau.

« Tu vois un peu comme ils se font branler les mecs ! C'est étonnant qu'ils n'aient pas encore demandé à mettre les pouces ! » Dit Delavenelle visiblement préoccupé ! »

« Donne-moi encore deux heures ! A quarante nœuds, on peut encore poser et le représentant de « Gas del Estado » me tanne pour continuer ! Si ça fraîchit encore d'ici là, on stoppe ! »

Delavenelle toisa Radenech et marmonna « Ok, mais je te préviens, je consigne les choses sur le livre de bord et s'il y a un pépin, tu seras responsable avec moi ! »

« Depuis quand je ne prendrais pas mes responsabilités ? » Lança Radenech en quittant la passerelle.

A Levallois, dans la tour « Courcellor » Jean était au téléphone avec l'amiral La Bisquine. Cet homme rond et truculent avait été nommé Gouverneur des TAAF (Territoires austraux et antarctiques français) pour égayer sa retraite ! Il avait autorité sur ces lointaines contrées où les barges de la « French Offshore » étaient toutes immatriculées à « Port aux Français » pour bénéficier d'un pavillon qui, sans être de complaisance, permettait de ne pas passer sous toutes les fourches caudines du code du travail maritime !

Jean, jeune DRH de cette société de cow-boys « émotive, active, primaire » en était littéralement amoureux. Il savourait chaque jour ce parfum d'aventure qui flottait dans les bureaux, il aimait le crépitement des télex en provenance d'Afrique, de mer du nord ou du Sarawak. Il se sentait bien dans cette ambiance maritime où se côtoyaient les rudes gadzarts et les plus fins juristes internationaux, il vibrait aux contrats remportés et faisait la tête quand le cours du pétrole s'effondrait et qu'il devait réduire la toile en licenciant pour « fin de chantier » des wagons entiers de ces baroudeurs forts en gueule mais tellement humains, tellement attachants !

« Entendu Amiral, merci pour votre invitation à déjeuner. Je propose la date à mon président et je vous rappelle ! »

« Il aime la bonne chère l'amiral ! On va encore faire un bon gueuleton et bien se marrer en écoutant ses histoires à la Pagnol ! »

Jean se remémorait leur dernière rencontre quand il leur avait fait part de son grave problème du moment :

« Vous ne pouvez pas savoir mes amis ! » avait-il dit en suçotant une langoustine « Mais la plaie des Kerguelen, ce ne sont pas les savants qui deviennent fous sous les quarantièmes rugissants mais les lapins, oui, les lapins, enfin..., les « longues oreilles » qui portent la poisse aux marins !

Ils envahissent tout et passent à la tondeuse le moindre lichen ! Alors, j'ai eu l'idée, que je croyais géniale, de faire venir un cargo entier de chats que l'on a lâchés sur ces terres de carême. Et bien ! Au bout de

deux ans, on s'est aperçu que les chats avaient rallongé de quinze centimètres, qu'ils dévoraient les oiseaux et dédaignaient royalement les lapins ! Alors, on a organisé les battues les plus snobs de l'hémisphère sud pour des chasseurs australiens en manque d'émotions fortes pour exterminer les vilains minets ! »

Une sonnerie de téléphone lui rappela qu'il était à Levallois et non en territoire austral !

C'était Bastaque, ingénieur des ponts et grand manitou des opérations. Avec ses grosses lunettes de myope, il était redouté pour son côté « soupe au lait » mais respecté pour ses qualités d'entrepreneur et son charisme de meneur d'hommes. Les juristes et les « stratifs », s'il en reconnaissait l'utilité, il avait du mal à les supporter et les considérait comme des pinailleurs ou « enculeurs de drosophiles » toujours en train de chercher la petite bête entre les lignes des contrats !

Il s'entendait pourtant bien avec Jean, car chacun d'eux connaissait parfaitement les hommes qui comptaient à la Compagnie et se voyaient souvent pour décider des mutations et promotions au sein des « proconsulats » de Sharjah, Port gentil ou Stavanger.

Bastaque lui demanda de monter le voir.

« Bonsoir Jean, assieds-toi ! Je viens de recevoir un télex de Loïc, la météo est dégueulasse et ces fichus soudeurs en profitent pour déclencher une grève à partir de demain ! Il faut absolument tuer ça dans l'œuf si on ne veut pas perdre notre culotte sur ce contrat ! »

« Qu'est ce qu'ils veulent ? »

« Mais du fric bien sûr, du fric ! C'est Spark qui les manipule, comme d'habitude ! »

« Ah celui-là, c'est une vraie vérole ! Un faux cul de première ! Avant de partir, il a accepté toutes les conditions, y compris les modalités de calcul de la prime de rendement qu'on lui a expliquées de long en large ! »

« Ce n'est pas la première fois qu'il nous fait le coup ! Il attend qu'il y ait du retard sur le chantier pour nous mettre le couteau sous la gorge ! J'ai vu le président. Il est prêt à faire un effort supplémentaire, mais raisonnable, parce qu'on n'a pas le choix ! »

Bastaque regarda Jean dans les yeux et lui dit avec son fort accent du sud-ouest :

« Tu prends ta brosse à dents et tu montes dans le premier avion pour Buenos Aires puis tu accroches un vol sur Rio Gallegos. De là, tu prendras l'hélico pour rejoindre la barge dans le détroit. Tu as carte blanche pour négocier et tu nous tiens au courant ! »

Jean passa au service voyage pour régler tout cela, puis fit un tour dans le bureau de Miss Pare Battage.

Cette femme célibataire de cinquante ans, dotée d'une poitrine gonflée à l'hélium, était une institution de la société. Elle avait transféré toute son énergie et ses frustrations sentimentales sur la « French offshore » mais surtout sur l'équipage de la Barge 1601 dont elle était la Maman, la mascotte et la confidente !

Il valait mieux être dans ses petits papiers car elle pouvait faire battre des montagnes si on ne venait pas régulièrement la câliner et prendre de ses nouvelles mais c'était une bien chic femme !

Il repartit de son bureau furieux avec une valise de vingt-cinq kilos où se mélangeaient des pièces mécaniques, des gâteries sucrées et les derniers numéros de « Play Boy » ! Puis il alla discuter avec du

Plessis le secrétaire général, son patron, homme d'une grande finesse avec lequel Jean avait tissé une vraie complicité. Du Plessis le briefa longuement sur le « jusqu'où il pouvait aller trop loin » dans sa négociation et lui souhaita bonne chance.

Vers vingt heures, Jean rentra chez lui et eut juste le temps de boucler son sac, d'embrasser Claire et ses trois petites avant de filer sur Roissy pour le vol de vingt-trois heures quinze à destination de Buenos Aires.

« Tu rentres quand ? » lui demanda Claire que ces départs précipités n'étonnaient plus depuis longtemps.

« Je ne sais pas chérie ! Cela va dépendre de ces fichus soudeurs ! »

« Sois prudent et donne-nous vite de tes nouvelles ! »

Dans le taxi, Jean ruminait son agacement. « Ah ces soudeurs de pipelines ! Sacrée corporation de seigneurs avec leurs casquettes à pois qu'ils arborent comme des stars sur les barges ! C'est l'aristocratie ouvrière ! Ils ne se mélangent pas à la plèbe, ils ont les rites d'une vraie « franc maçonnerie » ! Quand je pense qu'ils gagnent net d'impôts presque autant que le Président ! C'est un scandale, un vrai scandale ! »

Entre Buenos Aires et le grand sud, le petit Fokker d'Austral Airlines se posa à Bahia Blanca, Trelew, Comodoro Rivadavia avant d'atterrir à Rio Gallegos, aéroport de poche paumé au bout de la terre où l'attendaient une nuit glacée et Duchemin, le chef de base. En descendant de l'avion, Jean frissonna et regarda la croix du sud qui scintillait au-dessus de sa tête.

« Salut Jean ! Bienvenue chez les Indios ! Tu n'es pas trop crevé ? »

« Ça va, ça va ! Mais on caille dans ton bled ! »

Duchemin le conduisit dans un petit hôtel. Les portes des modestes chambres étaient grandes ouvertes pour laisser la chaleur de l'unique poêle à bois disposé dans le couloir réchauffer l'atmosphère.

Ils allèrent prendre un verre au bar.

« Jean, tu as un pot incroyable ! »

« Ah bon ! Pourquoi ? »

« A un jour près, tu te retrouvais dans l'hélico qui s'est crashé en route vers la barge ! »

« Nom de Dieu ! Que s'est-il passé ? »

« Panne de rotor. Dieu merci, il n'y a eu que des blessés et il n'y avait pas de gars de chez nous à bord ! »

« Sympathique tout ça ! Mais comment je fais pour aller là-bas ? »

« Un remorqueur allemand de la compagnie OSA part demain matin. J'ai prévenu le Pacha qui est d'accord pour te prendre. Tu auras une dizaine d'heures de mer pour rejoindre la 1601. Ce sera plus sûr que l'hélico « Widow maker » « faiseur de veuves », si tu préfères ! Mais ne t'affole pas, la météo est bonne pour les vingt-quatre heures à venir ! »

Aux aurores, Jean se leva et avala quelques « empanadas » locales accompagnées d'un café brûlant, puis Duchemin l'accompagna au ponton.

Le remorqueur allemand d'un gris sombre rutilait sous les premiers rayons d'un soleil froid.

Il allait faire beau. Hans, le commandant, l'accueillit sans cérémonie à la coupée et lui présenta en anglais un grand type brun couvert de galons dorés cousus sur un uniforme noir.

« Je vous présente le lieutenant Pasarella. Il est des Affaires Maritimes argentines et vient enquêter sur l'accident qui a coûté la vie hier à un de ses compatriotes sur votre barge. Nous n'avons pas beaucoup de place à bord et je me suis permis de vous mettre dans la même cabine. »

« Merci commandant, aucun problème pour moi ! »

Les deux hommes prirent leurs quartiers et furent surpris par l'impeccable propreté de la petite cabine. Ils comprirent que les patins disposés à l'entrée n'étaient pas là pour faire joli !

Jean ignorait cet accident. Interrogé, le lieutenant lui raconta que le pauvre type avait eu la tête broyée lors d'un accostage entre la barge et un « supply » livrant sa cargaison de pipe lines. Il ne semblait pas rigoler avec cette affaire qui tombait bien mal et ne se montra pas très loquace pendant le voyage.

Le remorqueur quitta l'estuaire boueux pour naviguer prudemment entre les bancs de vase. Jean et le lieutenant se tenaient sur la passerelle en compagnie du commandant.

Hans, très concentré, passait sans cesse de bâbord à tribord en pointant ses jumelles sur les vasières où déboulaient des courants impressionnants.

« Trop de monde sur cette passerelle ! » dit-il. On aurait cru entendre Rochefort dans le « crabe tambour » !

Jean alla se réfugier sur la plage arrière. Les trois mille chevaux du remorqueur labouraient consciencieusement le chenal limoneux puis attaquèrent en force la haute mer. Des fous de bassan planaient au-dessus du sillage.

L'air était frisquet mais un franc soleil baignait maintenant la côte désolée. S'il n'y avait pas eu les sinistres squelettes de tous ces vaisseaux fantômes qui jalonnaient le parcours, on aurait pu oublier un peu la latitude !

Pas grand-chose à voir tout de même avec ses missions dans le golfe de Guinée lorsqu'il partageait avec les hommes de repos de mémorables parties de pêche nocturnes et hissaient sur le pont d'énormes barracudas à la lueur des torchères !

Sonné par le décalage horaire et son long périple, il alla s'étendre sur sa couchette et dormit plusieurs heures.

Un fort tangage le réveilla. Il remonta sur le pont avec difficulté. Ce n'était plus la même histoire ! Une forte brise s'était levée et des creux de quatre mètres sillonnaient le détroit.

« Le détroit de Magellan ! J'y suis, j'y suis ! » Jean exultait en respirant à pleins poumons cet air d'un autre monde. « Bienheureuse grève ! Sans elle, je ne serais sans doute jamais venu dans ce coin ! »

Grisé, il savourait sa chance et se disait qu'il était le DRH « le plus sud » du monde !

Soudain, dans la lumière blafarde du soir, il aperçut la Barge. Sa longue silhouette noire se détachait sur l'horizon. Sa grue gigantesque, capable de lever le poids de deux Boeing 747 en haut des tours de Notre Dame de Paris, était levée à quarante-cinq degrés. Jean, ému, mit son ciré, alla rechercher son sac et l'insoulevable valise de Miss Pare Battage.

Hans vint voir Jean et le lieutenant argentin.

« On y sera dans vingt minutes, il y a bien trop de houle pour accoster. On va donc se mettre à distance et vous serez grutés sous le vent avec « la cage à oiseaux »

« La cage à oiseaux ? » dit Jean « Qu'est-ce que c'est que ce truc ? »

Le remorqueur, ballotté comme un bouchon, vint se positionner parallèlement à l'imposante masse de l'usine flottante. Une grue de service descendit lentement une cage en cordage vers le remorqueur. Le vent la baladait dans tous les sens. Un marin finit par la saisir.

« Mettez vos bagages à l'intérieur » hurla le marin « et mettez-vous à l'extérieur en vous agrippant aux cordes »

Jean était mort de trouille ! Lui qui avait le vertige en haut d'une chaise ! Des dizaines d'ouvriers regardaient la manœuvre en rigolant. Delavenelle et Loïc Radenech n'en perdaient pas une miette, accoudés à la passerelle.

« Jean domina son trac et s'accrocha à l'instable « cage à oiseaux » en fermant les yeux »

La « cage » monta et se promena un bon moment à une trentaine de mètres au-dessus de l'eau puis descendit à hauteur du pont. Mais le vent soufflait en rafales si bien qu'elle restait éloignée du bord. Jean dut alors envoyer un filin lesté à son extrémité pour que la cage soit halée vers le navire. Il n'y arrivait pas et les spectateurs alignés en rang d'oignons dans les coursives se marraient copieusement !

« Il faut que j'y arrive, il le faut ! »

Il réunit ses forces, se rappela que lui aussi n'était pas un mauvais marin. Le filin fut enfin saisi au vol par un homme de pont de la barge. C'est fou ce que l'amour propre vous fait faire !

« Il a des couilles le petit parisien » lança Loïc en rigolant.

Il faut dire que dans cet univers de travaux publics « brut de décoffrage », le jeune sciences-po détonnait un peu ! Jean savait qu'on le surnommait « Monseigneur » non seulement parce qu'il était en grâce en haut lieu mais aussi parce qu'il avait un art consommé pour amener les plus rebelles à contrition !

Non sans mal, le lieutenant fut gruté à son tour et Delavenelle accompagné du toubib vint les accueillir.

« Bienvenue à bord messieurs ! »

« Bonjour commandant, salut toubib ! »

Le toubib faisait partie de cette race de médecins baroudeurs. C'était un pionnier des « French doctors » Il passait sa vie dans les avions et sur les barges pour soigner ce microcosme d'aventuriers qui avait plus souvent besoin de réconfort et de soutien psychologique que de médicaments. Il disait que son rôle se limitait soit à distribuer de l'aspirine soit à organiser des rapatriements sanitaires en urgence !

Jean aimait bien ce docteur au cœur sans frontières. Il était irremplaçable et toujours à ses côtés quand il fallait aller prévenir les familles des victimes d'accidents et représenter la société aux enterrements de ces pauvres gars. Fichu métier !

Delavenelle les conduisit au carré des officiers où se tenait déjà Loïc. Il leur offrit un scotch de colonel et lança :

« Comme vous avez pu le voir, les travaux sont arrêtés. Spark ne veut rien savoir avant de vous avoir rencontrés. Il y donc urgence Jean ! Grande urgence à couper les ailes de ce conflit ! Chaque minute qui passe nous coûte la peau des fesses ! »

Puis il s'adressa au lieutenant :

« Je suis à votre disposition pour votre enquête sur ce pauvre Chilien et. . . »

Le lieutenant le coupa brutalement

« Ah bon ! C'est un chilien ! »

« Oui, ce brave gars a huit enfants. On rapatrie son corps demain par hélico ! »

Le lieutenant Pasarella eut une mimique ambiguë qui n'échappa à personne. Un chilien, ce n'était pas du tout pareil ! Argentins et chiliens ne s'aimaient pas ! Ils avaient d'ailleurs de nombreux différends frontaliers dans cette zone et l'on devina que l'enquête sur les circonstances du décès ne serait pas diligentée avec le même soin !

Un rendez-vous fut pris avec Spark pour le soir même après le dîner.

Jean s'installa dans un coin isolé de la salle de détente du navire. Au fond, Une vidéo pimentée, ponctuée de gémissements d'extase tenait en haleine une poignée de mâles en chaleur !

Spark arriva avec sa démarche style John Wayne, flanqué de deux porte- flingues aux mines renfrognées. Ils prirent place avec Jean autour d'une table basse et commandèrent des bières.

Jean prit l'initiative :

« Bonjour messieurs, je dois vous dire que la direction générale est extrêmement surprise par cet arrêt de travail ! Vous avez signé à Levallois un contrat de travail clair et précis sans aucune réticence. Un contrat, c'est un contrat ! En général les gens de votre corporation honorent leurs engagements ! »

Spark but une longue rasade de bière et répondit

« Les cadences qu'on nous impose pour combler des retards dont nous ne sommes pas responsables sont inacceptables ! C'est le baignoire ici ! Sans compter que le client refuse des soudures pour de minuscules défauts largement tolérés par le cahier des charges ! Ce n'est pas possible de continuer comme ça ! Alors nous, on dit ça suffit ! »

« J'ai vu vos cadences journalières avec Loïc, elles sont conformes aux dispositions du contrat. On peut le vérifier quand vous voulez ! »

Spark s'énerma

« Mais qu'est-ce que vous connaissez de notre métier ? Vous arrivez de Paris comme une fleur et vous prétendez nous faire la leçon ! Nous, on sait ce qu'on dit, point final »

« Vous prenez une responsabilité énorme et vous allez tuer la poule aux œufs d'or ! Dans quelques mois cette barge va être équipée de machines à souder automatiques et vous avez du souci à vous faire. Il faudra penser à votre reconversion et vous aurez besoin de la boîte ! Nous aurons de la mémoire ! »

L'argument ébranla les trois hommes mais ils se gardèrent de le montrer.

« C'est du chantage tout ça ! Je pense qu'on a plus grand-chose à se dire ! »

Jean jugea qu'il avait tapé trop vite et trop fort et leur dit

« Mais qu'est-ce que vous voulez au juste ? »

« On ne veut pas, on exige une revalorisation de la prime de rendement de vingt pour cent ! »

« Vous n’y pensez pas, c’est hors de question ! En imaginant qu’on vous l’accorde, on aura tous les corps de métier de la barge sur le dos ! Réfléchissez, vous n’êtes pas les plus malheureux, réfléchissez bien ! »

« C’est tout réfléchi ! Bonsoir »

« Attendez, attendez ! Je vous attends demain sans faute à huit heures ici pour reparler de tout cela plus calmement »

« Si ça peut vous faire plaisir mais vous perdez votre temps ! »

Jean fit son compte rendu à Loïc et Delavenelle et alla se coucher, ivre de fatigue.

Malgré cela, Jean passa une nuit agitée. Ces types étaient coriaces et avaient pleinement conscience de leur position de force. Il fallait donc trouver autre chose, mais quoi ?

A sept heures, il se leva avec une sale migraine et puis cette putain de barge qui n’en finissait pas de tanguer, de tanguer...

Spark revint avec ses complices. La discussion reprit sans aucune porte de sortie lorsque tout à coup, ils furent interrompus par le vacarme de l’hélico qui appontait.

« Ils viennent chercher le corps du chilien ! » dit Spark « J’aimerais lui dire au revoir car je le connaissais bien »

« Bien sûr » répondit Jean « je viens avec vous ! »

Ils se retrouvèrent au pied de l’hélideck tandis que quatre hommes transportaient le corps enroulé dans une bâche brune.

Un silence lourd, à peine perturbé par le sifflement de la brise, pesait sur la centaine d’hommes réunis autour de la plateforme d’appontage, la mine grave.

La sirène de la barge retentit trois fois en signe d’adieu. Beaucoup avaient des larmes dans les yeux.

L’hélico remit en route et disparut à l’horizon. Spark restait muet, comme tétanisé.

« Pauvre gars » dit Jean « Il laisse une femme et huit gosses ! »

Spark ne bronchait toujours pas et Jean marmonna comme pour lui-même mais de façon à être entendu

« Quand je pense qu’il gagnait dix fois moins que vous et moi ! »

Spark sortit une cigarette et en proposa une à Jean. Il perdit son regard au large et dit d’une voix calme :

« Ok, on reprend le boulot, mais à une condition ! »

Jean sursauta

« Vous versez à la veuve de ce pauvre type deux ans de salaire en plus de ses droits »

Jean serra les mâchoires et lui tendit la main en disant

« Banco ! »

Telle une immense ruche industrielle qui aurait perdu le nord, la barge se remit au travail noyée dans les gerbes d’étincelles des soudures du grand sud.

